

Talleyrand – l'homme de la France

Joachim von Below - Dünnow

Université Lille Nord de France ULCO

Il y a une arme plus terrible que la calomnie, c'est la vérité.

Talleyrand

En contemplant le portrait de Talleyrand par François Gérard[2], Goethe écrit son fameux commentaire sur lui en 1826[3] :

Ici nous voyons le premier diplomate du siècle, assis dans le plus grand calme et attendant tous les hasards de l'instant avec sang-froid. ... Nous n'avons pas supprimé l'impression des dieux épicuriens, qui habitent là où il n'y a ni de pluie ni de neige ni de tempête ; dans ce calme cet homme est assis, sans craindre les tempêtes qui se déchaînent autour de lui. L'on peut comprendre son apparence, mais l'on ne comprend pas comment il la maintient. Son regard est tout ce qu'il y a de plus inconnaissable ; il regarde devant lui, mais il est douteux qu'il regarde son observateur. ... Son regard n'est pas dirigé vers l'intérieur comme celui de quelqu'un qui réfléchit, ni vers l'extérieur comme celui de quelqu'un qui observe. Ses yeux reposent en et sur eux-mêmes, ainsi que toute sa figure, qui, certes, n'évoque pas une complaisance avec soi-même, mais plutôt un certain manque de rapport avec l'extérieur. Assez, quelque soit notre physiognomonie et interprétation ici, nous trouverions notre connaissance trop courte, notre expérience trop pauvre, notre imagination trop bornée, pour que nous puissions trouver un jugement suffisamment correct d'un tel être. Probablement il en sera de même avec les historiens futurs, qui pourront juger, dans quelle mesure le portrait présent les aidera[4]



Dans cette contribution, nous évoquerons quelques traits et actes de la vie riche de ce personnage extraordinaire de l'histoire de la France, de ce personnage d'une part baroque qui pourrait bien figurer dans *Les Liaisons dangereuses*, et d'autre part plein d'idées politiques libérales et modernes qui méprisait le militaire, les guerres et les nationalismes. Il a toujours eu une vision d'une Europe des nations dans leurs frontières naturelles. Après les désastres des nationalismes en Europe pendant les 19^e et 20^e siècle, sa vision d'une identité européenne, surtout d'une France forte dans une Europe confédérée par la paix, nous semble aujourd'hui plus prometteuse et plus actuelle que jamais.

Personnage du 18^e siècle, Charles Maurice de Talleyrand – Périgord a vécu sous de nombreux régimes différents qui se sont succédé par des ruptures historiques, de l'Ancien Régime à la Monarchie de Juillet en passant par la Révolution de 1789, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. A travers ces ruptures il incarne l'anti-rupture par sa vision constante de la France et de sa nation. Cela peut sembler paradoxal et porte le risque du reproche d'opportunisme. En effet, cette image d'opportuniste, de cynique et d'égoïste politique fut colportée surtout au 19^e siècle, mais encore jusqu'à nos jours. Je ne citerai que quelques biographies ou romans récents comme *Talleyrand* ou *le cynisme* par André Caste-

lot[5], Le diable boiteux par François Boulain[6], Talleyrand ou l'art de rouler tout le monde par Francœur[7], ou un peu plus gentiment, Talleyrand, le sphinx incompris par Jean Orieux[8]. Certes, Talleyrand était impliqué dans quelques affaires ténébreuses[9] et il savait toujours conjuguer engagement et nécessité politique avec ses propres intérêts, surtout avec ses intérêts financiers. Mais, à cet égard, il réussissait simplement mieux que tout le monde, agissant pareillement. Surtout au 19^e siècle, le reproche d'opportunisme se faisait plutôt par jalousie que par vertu. Là, parmi les jugements moraux peu fondés dans cet esprit, Chateaubriand[10] nous sert de modèle idéal. Parmi les premiers qui corrigèrent l'interprétation à courte vue de la vie et des actes de Talleyrand, figurent les historiens Duff Cooper (1937), Georges Lacour-Gayet (1928), Guglielmo Ferrero (1940) et modestement même Saint-Beuve dès 1869. A ce propos Waresquiel écrit[11] : Fascinés par le personnage, tous les contemporains ne se sont intéressés qu'à son style. Mais son expérience des révolutions, son art de l'évaluation des situations, le poids de son influence, tout cela ne lui aurait servi à rien si la projection de sa pensée n'avait pas été au-delà des prévisions ordinaires et s'il n'avait pas eu une idée claire et déterminée du but à atteindre.

Et ce but, Talleyrand le définit par les libertés et par une constitution en 1789 comme en 1814 à la fin de l'empire et pendant toute sa vie. Son engagement courageux pour la France, notamment pendant la deuxième moitié de l'Empire, en 1814 et au congrès de Vienne en 1814/15, et, finalement, à Londres en 1830 est un fait, mais, hélas, souvent incompris, voire non reconnu. Les apparentes trahisons des régimes sous lesquels il vivait s'expliquent très bien par sa vision de ce qui était bon pour la France. Certes, le qualificatif «l'homme de la France» peut sembler provoquant, surtout pour les Bonapartistes, mais cette appréciation sera justifiée ci-dessous. Dans la préface de sa biographie de Talleyrand, Louis Madelin écrit[12] : Talleyrand reste donc [...] l'objet des plus vives contestations et des plus étonnantes contradictions. ... En tout cas ... il a été, parmi les personnages non seulement de son temps, mais de notre histoire, un des plus marquants ; on n'ose écrire « un des plus grands », et je dirai pourquoi.[13]

Né en le 2 février 1754 à Paris comme descendant d'une des plus vieilles familles nobles de France, Charles Maurice de Talleyrand - Périgord était un enfant prometteur, ambitieux, curieux et intelligent, mais réservé et contraint à observer son entourage sans pouvoir décider de son propre sort. A cause d'un pied-bot, ses parents[14] le firent entrer dans l'état ecclésiastique contre son gré, rendant ainsi son frère cadet Archambault futur chef de famille. En 1770 il entra au Séminaire de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre en 1779 à Reims, fut désigné comme Agent général du clergé, et, sur intervention de son oncle, l'archevêque de Reims et cardinal Alexandre - Angélique de Talleyrand - Périgord, fut sacré évêque le 4 janvier et devint évêque d'Autun le 16 janvier 1789. Le 2 avril 1789 il fut élu député aux états généraux par le clergé d'Autun et président de l'assemblée le 16 février 1790. Il fit voter la mise à disposition des biens du clergé, puis déposa la mitre et démissionna de l'évêché d'Autun le 13 janvier 1791. Il fut élu administrateur du département de Paris le 17 janvier 1791. En janvier 1792 il fut envoyé en mission diplomatique à Londres, en avril 1793 son nom fut inscrit sur la liste des émigrés. De l'Angleterre, Talleyrand s'embarqua pour les Etats - Unis, d'où il sollicita sa rentrée en France pendant deux ans. Le 4 septembre 1795 la Convention Nationale raya son nom de la liste des émigrés, et Talleyrand regagna la France par Hambourg en septembre 1796. Le 16 juillet 1797 il fut nommé ministre des Relations extérieures du Directoire. Le 6 décembre il rencontra Napoléon pour la première fois. Le 20 juillet 1799 le Directoire reçut la démission de Talleyrand dudit ministère, qu'il reprit sous le consulat le 22 novembre 1799 sur intervention de Bonaparte, après avoir été un des principaux instigateurs du coup d'état du 18 brumaire de l'an VIII (9 novembre 1799). Déjà pendant les premiers grands succès militaires de Bonaparte en Europe centrale Talleyrand écrit sur une politique de la paix et sur une victoire raisonnée : « Ce qu'il faut pour la nation française, c'est lui montrer le but et le terme des sacrifices qui sont exigés d'elle ; ce qu'il faut pour les nations étrangères, c'est les rassurer sur leur indépendance, c'est de leur présenter une constitution inébranlable, un gouvernement fixe avec lequel elles puissent traiter. »[15]

Alors que se profilait une reprise de la guerre avec l'Angleterre, Talleyrand passait pour l'homme de la paix dans l'opinion des Anglais. Comme illustration peut servir la caricature Boney and Talley, the corsican carcass-butcher's reckoning day [Boney et Talley, le jour des comptes du boucher de cadavres] par J. Gilray London septembre 1803[16]. Boney en boucher sanguinaire armé d'une hache et visant le taureau anglais de l'autre côté de la Manche, est retenu



par Talley portant un chapeau à moitié épiscopal et à moitié civil ou ministériel. En outre, le Germanic body est décapité, faisant allusion au Reichsdeputations-hauptschluß de 1803, qui constitua la fin du Saint Empire romain germanique.

Le 10 septembre 1802 Talleyrand fut contraint, sur ordre de Napoléon, épris d'idées bourgeoises, d'épouser une de ses maîtresses, Mme Catherine Grand. Détail important : le mariage ne fut pas reconnu par l'Église, Mme. Grand étant déjà mariée. Séparé d'elle à l'amiable en 1816, Talleyrand dit, lors de sa mort en 1835 « cela simplifie ma situation » Aucun enfant ne naquit de ces noces. Par contre, parmi les au moins cinq enfants naturels de Talleyrand nous comptons le général Charles de Flahaut (né 1785) et fort probablement Eugène Delacroix (né 1798)[17]. Le 7 mai 1803, Talleyrand acquit le château de Valençay dans le Berry avec l'aide de Napoléon, prison dorée des princes et infants d'Espagne du 15 mai 1808 au 8 février 1814. Après la proclamation de l'Empire le 18 mai 1804, Talleyrand fut nommé grand chambellan le 11 juillet et assista au sacre de Napoléon le 2 décembre 1804[18]. Le 5 juin 1806 Talleyrand obtint la principauté de Bénévent en Italie par le nouveau roi de Naples, Joseph Bonaparte, pour services rendus. Bénévent sera restitué au Saint-Siège après le Congrès de Vienne en 1815. Le prince de Bénévent n'y mit jamais le pied, mais s'en occupa soigneusement. Il y introduisit une administration moderne, le code civil, le code pénal et la scolarité obligatoire pour garçons et filles, non pour des raisons émancipatoires, mais « pour augmenter les bonnes mœurs » Il en renvoya les militaires français pour n'y installer qu'une police ducal.

Talleyrand accompagnait l'Empereur durant la campagne en Prusse et en Pologne 1806/07 et signa le traité de Tilsit entre la France et la Prusse. Il fut le seul témoin durant l'entretien tragique entre la reine Louise de Prusse et l'empereur Napoléon le 7 juillet 1807 et écrivit à ce sujet dans ses mémoires : « J'étais indigné de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, mais j'étais obligé de cacher mon indignation. Aussi, serai-je toute ma vie reconnaissant de ce que la reine de Prusse, reine d'un autre temps, voulut bien s'en apercevoir. »[19]

Se doutant du Grand Empire en train de naître, Talleyrand donna sa démission de ministre des Relations extérieures le 10 août 1807 avec le célèbre commentaire « je ne veux pas être le bourreau de l'Europe » Notons bien que Talleyrand quitte Napoléon au moment où celui-ci est à son apogée de son pouvoir et de sa gloire, alors qu'un opportuniste l'aurait quitté en 1812 ou 1813. Toutefois, Napoléon le nomma vice-Grand-Électeur de l'Empire une semaine plus tard, sans pouvoir empêcher Talleyrand de s'opposer désormais à sa politique qui n'était plus celle de la France, mais celle de l'Empereur. L'Entrevue d'Erfurt du 25 septembre au 12 octobre 1808 devait servir à Napoléon à obtenir la main libre en Espagne et envers l'Angleterre en partageant avec le tsar Alexandre le reste de l'Europe continentale en zones d'intérêt. Il emmena Talleyrand pour négocier avec Alexandre un traité franco-russe qui prévoyait notamment une alliance contre l'Autriche en cas de déclaration de guerre par celle-ci. A cette occasion, l'Empereur fut vraiment naïf et commit une grande erreur. Talleyrand, partisan d'une alliance avec l'Autriche, mais s'entendant bien avec le tsar depuis Varsovie, réussit secrètement à le convaincre de résister aux exigences démesurées de Napoléon : « Sire, vous ne sauvez l'Europe qu'en tenant tête à Napoléon. » Il manœuvra avec une efficacité simple, mais machiavélique, tout en étant convaincu que l'Empire dépassait largement ses limites. Il compromit aussi un éventuel mariage de Napoléon avec la sœur du tsar et, toujours fin diplomate, fit jouer au Théâtre Français à Erfurt la pièce Cinna de Corneille contenant la belle phrase « la perfidie est noble envers la tyrannie » Dans son tableau[20], Gosse a parfaitement saisi le rôle et l'impassibilité apparente de Talleyrand en le plaçant entre l'Empereur et le baron Vincent, l'observateur délégué par l'Autriche, qui n'était pas même invitée à Erfurt. Les résultats ne furent guère favorables pour Napoléon. L'apparente trahison d'Erfurt était en vérité la conséquence logique de la situation stratégique et politique, et il fallut beaucoup de sang-froid et de courage pour agir ainsi. Il dira plus tard « à Erfurt, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement. »[21] Après la folie de l'aventure espagnole, Talleyrand anticipait la chute de l'Empire et comprenait qu'il s'agissait du commencement de la fin.

Après l'entente, à première vue paradoxale, entre Fouché et Talleyrand, portant surtout sur une éventuelle mais nécessaire succession pour l'Empereur, nous assistions à la fameuse scène du 28 janvier 1809[22]. Inquiété par les rumeurs d'une conspiration, Napoléon rentra précipitamment d'Espagne le 17 janvier 1809 et convoqua les dignitaires de l'Empire et les ministres Decrès et Fouché pour le 28 janvier. Après un préambule de menaces générales, il s'adressa à Talleyrand : « Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi..., vous avec trahi, trompé tout le monde, ... vous vendriez votre père. ... Tenez, vous êtes de la m... dans un bas de soie. » Talleyrand resta debout, appuyé contre une console, pour soulager sa mauvaise jambe. Pas un mot ne sortit de ses lèvres, pas un muscle ne tressaillit. Ici, ce flegme imperturbable ne fit que pousser à bout Napoléon « Vous ne m'aviez pas dit que le duc de San Carlos était l'amant de votre femme? » Cette fois le prince daigna répondre : « En effet, Sire. Je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté

ou la mienne. » L'empereur finit par lâcher sa victime et sortit. En se retirant à pas lents, pendant que tous les témoins pensaient le retrouver pendu aux grilles du Carrousel le lendemain matin, Talleyrand résuma tout sous l'égard de l'urbanité et dit : « Quel dommage, qu'un aussi grand homme soit si mal élevé ! » Et au comte de Ségur il murmura : « Il y des choses qu'on ne pardonne jamais. » Et il ne pardonna pas. Sa fonction de grand chambellan lui fut retiré, mais il restait vice-Grand-Électeur.

S'en suivirent quelques années difficiles pour Talleyrand, entre sa résistance au régime, des problèmes financiers et l'absence de possibilité de développer ses ambitions. Néanmoins il refusa à Napoléon de reprendre le ministère des Relations extérieures après la défaite de Leipzig en octobre 1813. Évidemment, il voyait plus loin. Son heure sonna déjà quelques mois plus tard. Le 31 mars 1814, Paris capitula et le tsar s'installa chez Talleyrand, le 1er avril 1814. Talleyrand fut élu président du Gouvernement provisoire par le Sénat, gouvernement souvent caricaturé comme celui des girouettes. Dans la fameuse Déclaration du 31 mars 1814 à Paris, composée par Talleyrand, Dalberg et Nesselrode, les armées des puissances alliées refusèrent toute négociation avec Bonaparte ou sa famille, reconnaissant et garantissant la Constitution que la nation française se donnerait, et proclamant qu'ils respectaient l'intégralité de l'ancienne France, telle qu'elle avait existé sous ses Rois légitimes. Et ils ajoutent qu'« ils peuvent même faire beaucoup plus, parce qu'il professent toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte. » [23] Ce texte est Talleyrand à cent pour cent et contient le mot clef de ses arguments, appliqué par la suite : la légitimité. Sans exagérer, il était l'homme idéal pour défendre et réorganiser la France pendant les 18 mois à suivre, une France doublement vaincue pendant ladite époque. Waresquiel l'appelle carrément le quasi-roi de France [24]. En cet instant il devenait ainsi l'homme de la France parce que personne d'autre ne pouvait mieux sauver cette France déchirée entre royalistes, ultraroyalistes, bonapartistes et d'autres, une France tombée de si haut après le 31 mars 1814 et après le 18 juin 1815, la défaite de Waterloo. Le 23 avril 1814, il signe l'armistice avec les Alliés. Louis XVIII est proclamé roi et rentre à Paris le 3 mai. Le 13 mai Talleyrand est nommé ministre des affaires étrangères, le 30 mai il signe déjà le Traité de Paris avec les Alliés.

En juin Talleyrand fut nommé pair de France à vie. Louis XVIII lui accorda le titre de prince de Talleyrand et le nomma premier plénipotentiaire du roi au Congrès de Vienne 1814/15, que le traité de Paris prévoyait pour établir définitivement la paix en Europe. Le 23 septembre 1814, muni des instructions à sa guise et à celle du Roi, Talleyrand arriva à Vienne et y retrouva une ambiance altérée et hostile à la France, notamment de la part de la Russie et de la Prusse. Les quatre Alliés, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, avaient déjà signé une convention pour régler entre eux les problèmes majeurs – notamment ceux de la Saxe, de la Pologne et du royaume de Naples – sans consulter les autres plénipotentiaires, compromettant ainsi le Traité de Paris et essayant de reporter une assemblée générale le plus longtemps possible. Surtout la France se voyait exclue du cercle des grandes puissances. Alors Talleyrand se mit à la tête des États secondaires et revendiqua en leur nom l'ouverture officielle du congrès, tout en ne demandant rien que l'application du principe de la légitimité des régimes et les frontières à instaurer. La réponse ne se fit pas attendre. Les quatre Alliés invitèrent Talleyrand à une conférence préparatoire sur la quelle nos sommes très bien renseignés grâce au travail du secrétaire général du congrès, Friedrich von Gentz et de la Geheime Staatspolizei de l'Empereur François Ier. Durant la séance il démonta complètement leurs manigances et les rappela à leurs intentions préalables : « La présence d'un ministre de Louis XVIII consacre ici le principe sur lequel repose tout ordre social. Le premier besoin de l'Europe est de bannir à jamais l'opinion qu'on peut acquérir des droits par la seule conquête, et de faire revivre le principe sacré de la légitimité d'où découlent l'ordre et la stabilité. Montrer aujourd'hui que la France gêne vos délibérations serait dire que les vrais principes seuls ne vous conduisent plus et que vous ne voulez pas être justes ! » Les Alliés n'étaient plus alliés : dès lors, la France se retrouva parmi les grandes puissances, participa à la direction du congrès, il n'y avait plus ni vainqueurs, ni vaincus. Talleyrand réussit à conclure une alliance secrète défensive avec l'Angleterre et l'Autriche, signée le 3 janvier 1815. Les 100 (99) jours furent bien pénibles pour l'ambassade française, entretenue alors par l'Autriche et d'autres états secondaires, mais Talleyrand ne changea pas sa politique et convainquit le congrès que la chute de l'usurpateur ne se ferait pas attendre. La suite lui donna raison : Talleyrand signa l'acte final du Congrès le 9 juin 1815, neuf jours avant Waterloo (!), et quitta Vienne le 10 juin 1815 pour retrouver le Roi à Mons. Après les guerres de Napoléon dans presque toute l'Europe, la France sortait du congrès en tant que grande puissance et presque indemne : sans réparations à payer, son territoire était défini par les frontières de 1792 [25], c'est-à-dire celles d'aujourd'hui sans la Savoie et Nice, qui n'appartiennent à nouveau à la France que depuis 1860. Ironie du sort, on note que le véritable gagnant du congrès était l'Angleterre.

Au-delà du génie diplomatique de Talleyrand, la composition de la délégation française était déjà en elle-même un chef d'œuvre de diplomatie : composée surtout en fonction d'aspects de politique intérieure, elle comprenait : les deux autres plénipotentiaires, le duc Emmerich de Dalberg, ami de toujours, pour assurer les liens avec les princes médiatisés ou mécontents allemands, et le comte Alexis de Noailles, royaliste et catholique pour assurer les liens compliqués avec le roi,

le comte de la Tour du Pin, ancien préfet sous Napoléon, le comte de la Besnardière ainsi que d'autres collaborateurs de longue date du ministère, son chef de cuisine Antonin Carême, un des meilleurs en Europe, le peintre Jean Baptiste Isabey, son pianiste Sigismund Neukomm et beaucoup d'autres, parmi lesquels il ne faut pas oublier les célèbres danseuses Emilia Biggotini, Aimée Petite et Rosalie Morel pour dissiper le moindre doute sur le savoir-vivre français. A la place de son épouse, il emmena sa jeune nièce ambitieuse, la comtesse Dorothee de Périgord, princesse de Courlande. Comme première dame de l'ambassade française, elle aida surtout Talleyrand à dissiper les réserves de la délégation prussienne. Comme pour Talleyrand, les caricatures étaient à leur apogée durant ces deux années. Citons ici, simplement, la caricature La balance politique, parue dans le Nain Jaune du 15 mai 1815 et montrant les souverains et ministres, Castlereagh, Frédéric Guillaume III de Prusse, François Ier d'Autriche, le tsar Alexandre Ier et Talleyrand qui pèsent les âmes des pays à partager. De la bouche de Talleyrand sort la phrase « Je ne demande que pour un Louis »

Talleyrand fut nommé président du conseil des ministres le 9 juillet 1815, mais démissionna du ministère le 24 septembre 1815 pour cause de trop de désaccord avec le Roi. Toutefois il fut nommé grand chambellan du Roi quatre jours plus tard. S'ensuivirent presque 15 années consacrées moins à la politique qu'à ses affaires privées. Maire de Valençay, instigateur parmi d'autres de la révolution de juillet 1830, il fut nommé ambassadeur français à Londres par Louis – Philippe le 6 septembre 1830. A nouveau il joua un rôle principal dans la solution de la crise belge qui s'acheva avec le traité de Londres du 15 novembre 1831 portant reconnaissance du royaume de Belgique et du roi Léopold Ier. En outre il fut l'instigateur de la quadruple alliance entre l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et la France, signée le 22 avril 1834. Il démissionna le 13 novembre 1834, ayant plus que 80 ans.

Finalement, même face au salut spirituel et la mort il garda son flegme. Après plusieurs semaines de négociations avec l'Eglise, il signa sa réconciliation avec le Saint-Siège le 17 mai 1838 vers 6 heures du matin. Après l'ultime confession, il reçut publiquement l'extrême onction d'un évêque (!) à midi et mourut aussi publiquement à 15h35 du même jour. Il ne savait pas seulement vivre, mais aussi mourir[26]. Il fut inhumé à Valençay le 5 septembre 1838. Avec lui, un homme d'un siècle passé, mais politiquement étrangement moderne s'en allait et nous laisse encore, et peut-être pour toujours, perplexes devant ce personnage extraordinaire. D'une intelligence inouïe, d'une éloquence parfaite et d'une sagesse claire, Talleyrand, d'ailleurs comme Bismarck, était et est peu estimé, mais souvent méprisé. Quoi qu'il en soit, selon ses actes politiques il était l'homme de la France au bon moment et mérite que l'on ne l'oublie pas. Aux reproches d'opportunisme Talleyrand répondit et expliqua son comportement par la célèbre phrase, aussi laconique que philosophique : « je n'ai abandonné aucun régime avant qu'il se fut abandonné lui-même. »[27] Ou, d'après un autographe de 1830, « de tous les gouvernements que j'ai servis, il n'y en a aucun de qui j'aie reçu plus que je ne lui ai donné. »

[1]A paraître dans les actes du Colloque international et pluridisciplinaire «Ruptures modernes et contemporaines» Boulogne-sur-Mer 16 – 18 novembre 2006, Université du Littoral Côte d'Opale, éditées par Jacqueline Bel.

[2] François Gérard : Portrait de Talleyrand, huile sur toile 1808, original aujourd'hui au Château du Marais, jadis à Sagan en Silésie. Copies à Valençay, à Versailles et à l'ambassade de France à Londres. Voir aussi Fig. 1.

[3] Johann Wolfgang von Goethe, Schriften zur Kunst 1816 – 1832, Sophien – Ausg. 1887 – 1919, Tome I49I, Neuere Malerei und graphische Künste, pp. 397 – 399 : . . ; hier sehen wir den ersten Diplomaten des Jahrhunderts, in der größten Ruhe, sitzend und alle Zufälligkeiten des Augenblicks gelassen erwartend. ... Wir erwehr[t]en uns nicht des Andenkens an die Epikurischen Gottheiten, welche da wohnen wo es nicht regnet noch schneiet noch irgend ein Sturm weht ; so ruhig sitzt hier der Mann, unangefochten von allen Stürmen, die um ihn her sausen. Begreifen läßt sich, daß er so aussieht, aber nicht wie er es aushält ... Sein Blick ist das Unerforschlichste; er sieht vor sich hin, ob er aber den Beschauer ansieht, ist zweifelhaft. Sein Blick geht nicht in sich hinein wie der eines Denkenden, auch nicht vorwärts, wie der eines Beschauenden ; das Auge ruht in und auf sich, wie die ganze Gestalt, welche, man kann nicht sagen ein Selbstgenügen, aber doch einen Mangel an irgend einen Bezug nach außen andeutet. Genug, wir mögen hier physiognomieren und deuten wie wir wollen, so finden wir unsere Einsicht zu kurz, unsre Erfahrung zu arm, unsre Vorstellung zu beschränkt, als daß wir uns von einem solchen Wesen einen hinlänglichen Begriff machen könnten. Wahrscheinlicherweise wird es künftighin dem Historiker auch so gehen, welcher dann sehen mag, in wie fern ihn das gegenwärtige Bild fördert.

[4] Traduction personnelle.

[5] André Castelot, Talleyrand ou le cynisme, Librairie Académique Perrin 1980.

[6] François Boulain, Le diable boiteux, Editions France-Empire 2002.

[7] Francœur, Talleyrand ou l'art de rouler tout le monde, Le Cercle Paris s.a.

- [8] Jean Orioux, Talleyrand, le sphinx incompris, Flamarion Paris 1970.
- [9] L'on permettra l'allusion au roman de titre homonyme de Balzac, dans lequel Talleyrand joue un rôle sibyllin.
- [10] Chateaubriand, Mémoires d'outre – tombe, éd. réimpr. Jean de Bonnot Paris 2005 – 2006.
- [11] Emmanuel de Waresquiel, Talleyrand, le prince immobile, Librairie Arthème Fayard 2e éd. 2006, p. 433.
- [12] Louis Madelin, Talleyrand, Tallandier 1979.
- [13] Talleyrand voulait que pendant des siècles, on continue à discuter sur ce que j'ai été, ce que j'ai pensé, ce que j'ai voulu. Ainsi fut-il et ainsi soit-il !
- [14] Charles-Daniel, comte de Talleyrand-Périgord et Alexandrine de Damas-d'Antigny. Rappelons deux autres ancêtres bien fameux: Wilgrim, comte d'Angoulême et de Périgord (843) et Adalbert comte de Périgord (990), qui, à la question «Qui t'a fait comte?» donna la fameuse réponse à Hugues Capet : « Qui t'a fait roi? » La devise familiale volontairement ambiguë est: « Ré que Diou »
- [15] Waresquiel l.c. p. 272, p.743.
- [16] Voir par exemple Waresquiel l.c. p.XVIII, ou la collection du musée national du château de Malmaison.
- [17] Voir Casimir Carrère, Talleyrand amoureux, Editions France-Empire 1975.
- [18] Voir aussi le tableau de 1805 – 1807 de Jacques-Louis David au Musée du Louvre Paris. (ci-dessous)
- [19] Mémoires de Charles-Maurice de Talleyrand, Tome 1, éd. réimpr. Jean de Bonnot Paris 1967.
- [20] L'Entrevue d'Erfurt, par Nicolas Gosse 1838, Musée de Versailles.
- [21] Mémoires de Charles-Maurice de Talleyrand, l.c.
- [22] Lacour-Gayet, l.c. tome 2 Chap. XVIII pp. 271 - 273
- [23] Voir André Castelot, l.c. p. 453.
- [24] Waresquiel l.c. p448.
- [25] Talleyrand avait préféré la définition par la paix de Lunéville.
- [26] Voir aussi Waresquiel l.c. Le savoir vivre et le savoir mourir, pp. 615 – 616.
- [27] Mémoires de Charles-Maurice de Talleyrand, l.c.



Le sacre de Napoléon par David. Talleyrand y figure en manteau rouge, en bas à droite. Il est seul à sourire.